

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE

PATRIMOINE

N° 93 - 1998 - Fasc. 3

SOMMAIRE

N° 93, 1998, 3

Régis COURTRAY - Saint Avit : son œuvre épistolaire	3
André PELLETIER - Quintus Sertorius Quadratus et les soldats originaires de Vienne à l'époque romaine	17
Renée BONY - Des livres défendus dans la bibliothèque de l'abbaye Saint-Pierre de Vienne	25
Les prochains rendez-vous	31
Bulletin d'adhésion	32

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée pour *"répandre la connaissance de l'histoire de la ville
et des antiquités viennoises"* (article premier des statuts de
l'association).

Pour 1998 : montant de la cotisation avec abonnement au
bulletin

Abonnement annuel normal	145 F.
Retraités et étudiants	125 F.
Abonnement de soutien	170 F.
Prix de vente au numéro	40 F.

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier
numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans
l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront
remis ou envoyés au nouvel abonné.

Tout changement d'adresse doit être signalé au secrétaire.

Correspondance et abonnements :

Société des "AMIS DE VIENNE"

Siège social : 3-5, Rue de la Table-Ronde, 38200 VIENNE

C.C.P. "Amis de Vienne" - LYON 185-71 J

Permanences : Les 1^{er} et 3^e mardis après-midi de chaque mois
(de 15 h. à 18 h.).

En couverture :

Denier d'argent (1,10 g.) frappé par les archevêques de Vienne pendant plus de deux siècles,
représentant saint Maurice (on lit + s. m [effacé] • vienna).

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N° 93 - 1998 - Fasc. 3

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

REVUE DE LA VILLE DE VIENNE ET DE SON HISTOIRE

Publié par la Société des Amis de Vienne

Le but de la Société est de réunir les personnes qui ont un intérêt pour l'histoire et l'archéologie de la ville de Vienne, et de leur fournir les moyens de se tenir au courant des découvertes et des travaux de recherche.

La Société a été fondée le 15 mai 1881, sous le patronage de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Vienne.

Le Bulletin de la Société des Amis de Vienne est publié trimestriellement, à l'exception des années où il est publié annuellement. Le prix de l'abonnement est de 10 francs par an.

Le Bulletin de la Société des Amis de Vienne est une revue de la ville de Vienne et de son histoire. Il contient des articles de recherche, des notices, des comptes rendus de conférences, des photographies, etc.

Le Bulletin de la Société des Amis de Vienne est une revue de la ville de Vienne et de son histoire. Il contient des articles de recherche, des notices, des comptes rendus de conférences, des photographies, etc.

Le Bulletin de la Société des Amis de Vienne est une revue de la ville de Vienne et de son histoire. Il contient des articles de recherche, des notices, des comptes rendus de conférences, des photographies, etc.

N° 30 - 1998 - 1999

Saint Avit : son œuvre épistolaire*

Dans l'œuvre littéraire de saint Avit, aux côtés de sa production poétique et de ses homélies, ses lettres sont d'une grande portée historique et d'une grande importance comme témoignage sur la société et le monde du haut Moyen Âge.
[N.D.L.R.]

I - Le genre épistolaire

1. Histoire d'un genre...

A l'origine, la lettre n'a aucune prétention littéraire et ne sert qu'à jouer le rôle d'un "véhicule pour la communication entre deux personnes. La lettre privée est donc aussi ancienne que l'écriture elle-même"¹ ; c'est par la suite qu'elle devient un genre littéraire, avec la publication des premières correspondances (lettres privées, mais destinées à la publication), suivant des règles très précises (Cicéron, Sénèque, Pline le Jeune, qui sera le modèle classique généralement imité chez les chrétiens). Cicéron distingue alors deux genres de lettres : les lettres privées (simple moyen de communication) et les "*epistulae*", lettres publiques (destinées à la publication).

Dans la littérature chrétienne des premiers siècles, le genre épistolaire est particulièrement cultivé ; la finalité en est alors essentiellement pratique : les lettres permettent de "maintenir des contacts vivants entre le pasteur et sa communauté chrétienne lointaine" (on pense aux lettres des Apôtres et celles des Pères apostoliques). L'organisation interne de l'Église exige le développement d'une vaste correspondance (lettres épiscopales) visant à sauvegarder la pureté de la doctrine : il s'agit alors de "lettres ouvertes". Aussi bien chez les

* - Cet article est inspiré du mémoire de maîtrise *Avit de Vienne. Epistulae* (Livre II) que l'auteur a soutenu à l'Université Lyon 2 en juin 1996. Voir du même auteur "La vie de saint Avit, évêque de Vienne (450 ? - 518 ?)", *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 93, 1998, 1, p. 19-26 [N.D.L.R.].

1 - M.P. Ciccarese dans *Dictionnaire Encyclopédique du Christianisme Ancien*, t. II, Tournai, 1990.

chrétiens grecs que latins, cette correspondance se développe tout particulièrement entre le III^e et le IV^e siècle, sous l'influence des écoles de rhétorique. "Comme genre littéraire, la lettre revêt alors toutes les caractéristiques de la prose artistique mise en œuvre comme moyen le plus efficace de faire preuve de son talent littéraire", écrit M. P. Ciccarese. C'est l'époque de Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome, Ambroise, Jérôme, Augustin, etc. On trouve dans ces correspondances des lettres "*familiares*" (d'amitié chrétienne) et des épîtres "*negotiales*" (sur des questions doctrinales et disciplinaires). Parmi les auteurs chrétiens de lettres des V^e-VI^e siècles, on trouve Ennode de Pavie, à propos duquel H. Leclercq écrit² : "Dans toute cette correspondance, on peut le dire, la phrase domine si bien que la pensée semble absente et, de fait, elle l'est souvent"... Quant à Sidoine Apollinaire, le même auteur nous dit à propos de ses lettres qu'elles nous offrent "un riche tableau de l'histoire de la civilisation (de l'époque). Ces lettres ont d'autant plus d'intérêt que l'auteur, malgré toutes les bizarreries de son style et malgré ses défauts personnels, y témoigne d'un grand talent d'écrivain dans les descriptions, dans l'exposition des caractères et dans le récit des anecdotes".

2. Les distinctions : lettre et épître

- La lettre. Ce qu'on appelle "lettre" correspond en fait à un écrit dénué de tout caractère littéraire ; une communication, faite de vive voix, pourrait la remplacer ; une lettre est avant tout intime, individuelle et personnelle, elle est secrète et scellée ; à la rigueur, on pourrait dire d'elle qu'elle est une conversation par écrit et à distance ; elle est très variée de ton et de sujet et se trouve souvent rarement intelligible pour les lecteurs qui ne connaissent ni les correspondants, ni les circonstances qui ont amené la correspondance.

- L'épître. L'épître au contraire est une œuvre d'art ; elle est destinée au public : son destinataire est donc collectif et pluriel ; ce destinataire est visé soit directement soit par l'intermédiaire d'un destinataire individuel qui est dans une large mesure fictif.

Dans ces deux catégories, où ranger Avit ? Les lettres de celui-ci n'appartiennent véritablement à aucune de ces deux catégories, mais constituent un compromis des deux : bien qu'il ait écrit à un seul correspondant et qu'il n'ait désiré en instruire qu'un seul sur divers sujets, il a cependant façonné son ouvrage de telle manière qu'il pût un jour être publié³. Certaines lettres d'ailleurs (XXXVII, XLVI, etc...) sont tellement travaillées que l'on pourrait pratiquement les appeler "épîtres". Pour la commodité de l'expression, nous nous contenterons cependant d'appeler ses écrits des "lettres".

3. Importance des lettres d'Avit

Dans son *Histoire des Francs*, Grégoire de Tours écrivait à propos des

2 - H. Leclercq, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie (DACL)*, Paris, 1929, VIII, 2, s.u. "Lettres chrétiennes", col. 2683-8.

3 - V. Cucheval, *De sancti Aviti Viennae episcopi operibus commentarium*, Paris, 1863, p. 23.

lettres d'Avit (l. II, ch. XXXIV) : "Il nous reste de lui des épîtres admirables, qui après avoir autrefois confondu l'hérésie, édifient maintenant l'Église". D'un point de vue historique, ces lettres sont de précieux documents, dans la mesure où elles nous fournissent des renseignements très importants pour l'histoire politique et ecclésiastique du temps (par exemple la lettre à Clovis), mais elles nous permettent encore de connaître des personnages que nous n'aurions sinon jamais connus et livrent des notions intéressantes sur les mœurs, les coutumes, l'opinion des esprits à l'égard de la religion.

II - Avit et l'activité épistolaire

La critique érudite s'est intéressée à quelques points particuliers dans la composition des lettres : équilibre des parties, rédaction des adresses. Une autre question se pose : comment les lettres étaient-elles transmises à l'époque d'Avit ?

D'après ce que nous dit Avit, les nouvelles devaient lui parvenir assez difficilement. Lorsque celles-ci étaient de sources sûres, elles arrivaient sans doute par des messagers (lettres XLVI et LII). Dans la lettre XLI, l'évêque nous parle d'une lettre circulaire du pape Hormisdas qu'il avait reçue par des clercs de l'Église de Vienne. Mais, souvent, il faut accepter des nouvelles sans savoir si celles-ci sont exactes, tant les informations sont difficiles à obtenir ; ainsi, dans la lettre XXXVIII, Avit reçoit certaines nouvelles de "clercs de l'hérésie" ; dans sa lettre à Pierre de Ravenne (XL), l'évêque avoue l' "*ignorantia gallicana*" à propos des affaires d'Orient (le pape Hormisdas y avait envoyé des ambassades, d'après ce qu'on savait à Vienne) : "ce qui se passe entre l'Église de Rome et celle de Constantinople, nous ne le connaissons pas de quelque manière que ce soit, mais nous le recueillons plutôt par des rumeurs et des nouvelles diverses". Dans la lettre XXXIX, Avit semble même ne pas être sûr que le pape soit toujours Hormisdas. Dans sa lettre à Hormisdas (XLI), Avit dit avoir reçu des nouvelles de la Grèce par le rapport (*relatio*) de diverses personnes. Aussi demande-t-il à P. de Ravenne une réponse sûre (*fida responsio*). Parfois, ce sont les conditions politiques qui empêchent d'écrire ; aussi Avit écrit-il à Aurélien (XXXVII) : "Si vous le pouvez, écrivez-moi, sinon, du moins, aimez-moi, on ne peut l'interdire".

L'envoi des lettres se faisait par des messagers "*baiulus*", "*portitor*". Dans la lettre XXXVI, alors qu'Avit nous dit avoir été atteint d'une affection oculaire, il ne peut écrire et envoie donc un messager porter "verbalelement" une réponse à Apollinaire, mais ceci ne le satisfait guère ; aussi, dès qu'il le peut, il lui envoie un porteur de lettres pour s'acquitter de sa dette. Cela a un avantage certain : si des messagers portent la lettre, ils sont aussi un garant de réponse : ainsi en est-il, dans la lettre adressée à Hormisdas (XLI) d'Aletius et de Viventius. On peut encore se servir d' "adjuvants" pour veiller à ce qu'une lettre arrive à bon port : ainsi, toujours à propos de la lettre adressée à Hormisdas, Avit demande à Senarius (XXXIX) de servir d'intermédiaire pour que sa lettre arrive et que réponse lui soit donnée. Un autre moyen pour envoyer une lettre est d'attendre que des voyageurs de passage

dans sa région puissent porter la missive au correspondant ; mais Avit blâme ce procédé auquel il a eu lui-même recours : “bien que nous devions toujours désirer, pour la fréquence (de notre) correspondance, l’occasion même que fournissent les porteurs de lettres, il faut nécessairement que l’emporte cette sollicitude qui s’exprime par son propre désir, sans l’intervention d’une nécessité étrangère” (LI). Mais hélas, parfois, les lettres se perdent... à force de trop circuler entre diverses mains : c’est ce que l’on voit dans la lettre XXXVIII où Avit est désolé qu’une de ses lettres se soit égarée.

Avit manifeste une attention toute particulière à conserver le lien épistolaire. En effet, il éprouve un grand désir de recevoir des lettres ; ainsi en attestent les lettres XXXV à Liberius (*litteras uestras*) et XXXVIII à Helpidius. Aussi, s’empresse-t-il de répondre à ses correspondants, tant la joie procurée par la lettre est profonde (XXXVIII). Mais conserver le lien épistolaire demande un travail de chaque instant ; il se crée alors une relation de type créancier/débiteur entre les deux correspondants ; ainsi, dans la lettre XXXV adressée à Liberius, Avit écrit-il : “Et de fait, si je ne m’offrais pas à offrir, de moi-même, les devoirs épistolaires, c’est que je craignais de troubler les occupations qui, croyais-je, me laissaient si longtemps dans l’attente d’une lecture désirée. Mais, parce que, comme vous me forcez - quoique tardivement - et que je réponds à votre très haute épître, l’ordre d’un échange réciproque dans la conversation épistolaire se trouve conservé, vous qui m’avez obligé à répondre en abandonnant toute pudeur, rendez-moi, comme je le désire, débiteur par la fréquence de vos lettres”.

Il se met donc en place toute une série de règles à observer si l’on veut “faire fructifier la relation”. Cependant, parfois, l’échange de lettres est interrompu : on parle alors de silence (*silentium, taciturnitas*) ou de “*neglegentia*” ; ce silence donne naissance à deux sentiments : soit la tristesse, l’amertume, le silence étant alors un dommage (XXXVIII : “J’apprécie aujourd’hui comme l’expression de ton affection le fait que tu as daigné juger mon silence pour un dommage”) ; soit la peur d’un malheur.

Le silence se justifie par la perte d’une lettre (XXXVIII) ou par le fait que rien de nouveau depuis la dernière lettre ne justifiait l’envoi d’une seconde (XLI). Cependant, même si un silence s’installe, cela ne signifie pas pour autant la fin de l’amitié, surtout si le silence est involontaire ; ainsi, notre évêque écrit-il dans la lettre XXXVIII : “Comme, des deux côtés, nous sommes sûrs (de notre affection), il faut parfois pardonner aux hasards qui nous ont dérobé nos entretiens (*colloquia*) plus que nos vœux (*uota*) : si la sollicitude peut souffrir par eux un dommage (*damnum*), ce n’est pas le cas de l’amour”.

De plus la lettre apparaît comme le véhicule des sentiments. Elle est en effet souvent un moyen d’exprimer à ses amis son inquiétude : à propos de leurs embarras (XXXVI et LI à Apollinaire), de leur santé (XXXVIII à Helpidius), de leurs épreuves (LIII à Heraclius, qui venait d’avoir un “débat” avec Gondebaud) ; elle permet aussi de s’enquérir des succès de ses amis (IVI à Messianus). Dans ses lettres, Avit avoue encore avoir peur que ses correspondants n’éprouvent du dédain envers lui : ainsi, dans sa lettre aux séna-

teurs Fauste et Symmaque (XXXIV) et dans les lettres XLIII et LI portant sur des poèmes qui lui avaient été volés et qu'ayant retrouvés, il envoya à Apollinaire pour qu'il les jugeât. Autre sentiment dont la lettre se fait le véhicule : la tristesse due à l'absence, comme on peut le voir dans la lettre XLV (Avit n'a pas pu voir Sigismond avant son départ à la guerre). Enfin, la correspondance témoigne de la douceur de l'amitié : lettres XXXVI, XXXVII - dans cette dernière lettre, Avit fait à Aurélien cette confidence : "Oui, manifestement, c'est le signe d'un bonheur, si précaire soit-il, que nous soyons visités par l'affection de nos amis".

III - Les thèmes abordés par les lettres d'Avit

Une étude des lettres d'Avit autorise divers types de regroupements autour des sujets qu'elles abordent.

1. Saint Avit et l'Église

a) le rôle d'évêque

Dans la lettre LV, Avit définit ainsi sa fonction : "*Speculator sum, turbam teneo, tacere mihi non licet*". L'évêque a donc un rôle actif à jouer : il ne doit rien craindre et ses deux rôles sont les suivants : surveiller et parler (à la fois pour condamner, encourager et instruire). La lettre III adressée à Heraclius illustre bien l'idée qu'il se fait de l'épiscopat ; il y félicite en effet cet homme qui n'avait pas rougi de sa foi devant Gondebaud, et espère qu'il deviendra évêque, car il en a l'étoffe : il a rencontré, à cause de ses paroles, des difficultés, instruit l'Église de son exemple, mène des combats dans le monde, n'est pas ignorant de la loi chrétienne et a une longue "pratique d'exercices salutaires".

b) Avit et les papes

Dans le livre II, plusieurs lettres décrivent les relations qu'Avit entretenait avec les papes : les lettres XXXIII (de Symmaque), XXXIV (aux sénateurs Fauste et Symmaque) et XXXIX à XLII (sur les affaires d'Orient).

Dans la lettre XXXIV, Avit exprime la profession de foi de l'Église en la primauté de Pierre : l'unité et la stabilité de l'Église dépendent du pape : "notre état (l'épiscopat) chancelle lorsque son chef est attaqué". L'évêque blâme le corps ecclésiastique qui aurait dû soutenir le pape dans ses épreuves et non juger son supérieur. Cette lettre nous montre encore le souci que l'Église des Gaules avait de cette affaire, puisqu'Avit connaît le résultat du synode de Rome, consacré à la question des deux papes Symmaque et Laurent. Alors que le royaume s'effondre et que les hérésies font rage, l'Église ne pourra rester l'incarnation de la stabilité que si elle se regroupe autour d'un unique centre qui lui donne sa conduite. De manière plus générale, ce centre qu'est le pape a une place plus importante encore aux yeux d'Avit : si celui-ci espérait une unité nouvelle dans le monde de son époque, il savait que cette unité ne pourrait se faire qu'à travers l'Église chrétienne : le pape serait donc

le fondement de ce nouvel élan. A propos des affaires d'Orient, Avit écrivait encore à Senarius (XXXIX) : "les lois synodales veulent que, s'il s'élève un doute relativement à la situation de l'Église, nous recourions au souverain évêque dont nous sommes les membres obéissants". Enfin, dans sa lettre XL à l'évêque Pierre de Ravenne, saint Avit emploie une fois encore l'expression "*sanctum papam*", montrant ainsi tout le respect qu'il a pour ce rôle d'exception que tient le pape dans l'Église.

c) les affaires d'Orient

L'évêque de Vienne nous montre encore son attachement au siège de Rome à propos des affaires et des schismes qui secouaient l'Église d'Orient, et dont le pape Hormisdas avait tenu informés les évêques gaulois par une lettre circulaire transmise par saint Césaire d'Arles. N'ayant reçu aucune nouvelle depuis, Avit s'empresse d'écrire au pape. Afin d'aider sa lettre à arriver, il utilisa l'intervention de Senarius (XXXIX) ; d'autre part, à supposer que les messagers qu'il envoyait porter sa lettre au pape n'arrivassent pas jusqu'à Rome (sans doute en raison de difficultés d'ordre politique), ils devaient au moins chercher à obtenir un rapport de l'évêque Pierre de Ravenne (Avit lui écrivit dans ce sens - lettre XL) ; Ravenne (capitale en 493 de Théodoric) se trouvait en effet sur le chemin "classique" qui devait mener les deux envoyés à Rome.

La lettre XLI adressée au pape Hormisdas a comme principal objet le besoin d'information sur la situation de l'Orient et de savoir où en est l'unité de l'Église. Les schismes ont-ils été apaisés ? L'ambassade est-elle revenue au pape avec une réponse claire ? Quelle attitude les adversaires de l'Église ont-ils adoptée ? Car Avit, par diverses sources, a déjà entendu dire que l'entente était rétablie entre Rome et les Grecs. Poussé à une réponse par l'impatience des évêques (Avit avait bien insisté sur le fait qu'il avait été encouragé à écrire sa lettre par "toute la province de l'Église de Vienne"), Hormisdas leur envoie la lettre XLII, importante source d'informations pour Avit et pour nous (datée du 15 février 517) ; après avoir loué l'ardeur de la foi d'Avit et avoir excusé son silence, il reprend point par point les questions d'Avit : les Grecs se montrent hypocrites dans leurs promesses et dans leurs actes, les Thraces gardent la foi malgré leurs épreuves, la Dardanie et l'Illyrie ont, à leur demande, obtenu des ordinations d'évêques, le prélat de Nicopolis s'est rattaché, avec son synode, à la communion apostolique ; enfin, il exhorte la Gaule à la fermeté de la foi.

d) la défense de la foi, contre les attaques ou calomnies

Deux lettres (LIII et LIV) nous montrent Avit félicitant l'illustrissime Heraclius d'avoir défendu la foi catholique devant le roi burgonde Gondebaud : l'éloge est aussi justifié par le recours à ses talents oratoires. Paraphrasant la maxime évangélique (Mt 22, 21), Avit écrit : "De même qu'en d'autres circonstances, en louant le roi, vous avez rendu à César ce qui est à César, de même, aujourd'hui, pour rendre à Dieu ce qui est à Dieu, vous n'avez pas même épargné César" ; ainsi, comme il l'affirme plus loin, le parti le

plus important (et le plus sûr) est celui de Dieu.

Il ressort d'autres lettres que les évêques devaient subir, à l'époque, de nombreuses attaques. Ainsi, dans la lettre L adressée à Arigius à l'occasion d'une dédicace d'église, il parle de difficultés rencontrées par ce dernier avant la consécration de l'édifice. Ailleurs (lettre LV), Avit blâme l'attitude d'un homme qui avait "abusé d'une fille", sans doute consacrée à Dieu ; cette lettre elle aussi est très significative : "je redoute plus la culpabilité de l'homme cité plus haut que son comportement" et l'évêque d'énumérer toutes les calomnies dont il semble être l'objet : "bien qu'il ait vomi les flammes de diverses terreurs contre moi, qu'il en appelle peut-être au jugement de l'Église de Rome et, si cela lui plaît encore, dise même que j'ai des fils, je n'apaiserai pas ses menaces en approuvant sa conduite...".

e) la dédicace d'une église

La lettre L nous donne quelques détails sur la cérémonie : nombre important d'évêques, discours élogieux portant sur divers points : le plan (*dispositio*), la profusion des dépenses (*expensarum profusio*), l'harmonie de l'édifice (*concordia*), sa hauteur (*celsitudo*), sa solidité (*firmitas*) ; l'arrangement de l'église : "*marmora*", blocs de marbre décorant l'église ; la lumière (*dies*) qui joue un rôle important et gagne encore en éclat (*lux*) par le secours de métaux resplendissants (*emolumento metallorum splendentium*), processions pour porter les reliques. Plus loin, Avit définit métaphoriquement la dédicace : elle est le mariage de l'église (fiancée) avec le Christ.

2. Avit et la vie publique

a) les rapports avec les rois burgondes

Dans sa lettre XLIV adressée à Gondebaud, Avit manifeste à l'égard du roi des sentiments à la fois de loyauté et de soumission. "Tous les biens que possède ma petite église et même ceux de toutes nos églises - que vous nous avez jusqu'à maintenant conservés ou donnés - sont à vous. Ce que Dieu vous aura inspiré d'exiger de moi, je tâcherai d'y obéir selon mes forces". Ce dernier passage montre en même temps les bons rapports qui existaient entre le roi et l'évêque : le roi protège l'Église et lui accorde des biens ; il semble de plus attribuer à l'Église catholique les mêmes droits qu'à l'Église arienne. De même, la lettre LIII montre le zèle et la compréhension de Gondebaud à l'égard du catholicisme même si le roi ne s'est pas converti à la foi professée par Avit.

Quant aux relations qu'il avait avec Sigismond, la lettre XLV peut en être un bon exemple : celle-ci fut envoyée au jeune prince (la lettre date en effet de 507) qui rejoignait Clovis à la guerre ; Avit n'avait pu le voir avant son départ et témoigne, dans ce document, d'un rapport d'affection avec le prince burgonde : "Je suis le seul à être durement éprouvé chaque fois que les flots enflammés de mes tourments se trouvent... exclus du bonheur éternel de votre conversation, chaque fois que la main avertie de ce grand

médecin (que vous êtes) ne soigne pas mes douleurs intérieures”. Leurs rapports se trouvent encore marqués par la religion ; Sigismond en effet avait déjà embrassé la religion catholique, sa conversion peut remonter au plus tard à deux ou trois ans : “Je suppose, d’après la majesté divine, que le respect de ma personne sera attaché à vos sentiments d’une manière d’autant plus durable que c’est l’amour de la foi catholique qui l’a répandu en vous”. Que pense Avit de cette guerre à laquelle part le prince ? A-t-il vu dans la guerre de 507 une occasion de triomphe pour le catholicisme ? Alors que l’arianisme de Gondebaud était un obstacle pour la constitution d’un front uni de la foi, cette campagne réunit deux princes catholiques, Clovis et Sigismond. Peut-on dès lors voir un encouragement d’ordre religieux dans le passage “Vous êtes parti heureux, allez sain et sauf, revenez victorieux. Insérez votre foi dans vos armes, rappelez la promesse divine par vos promesses ; exigez par vos prières les secours du Ciel, armez vos traits de vos vœux”. Sans illusion sur les fins de la campagne, Avit désire qu’au moins elle ne soit pas une occasion de chute pour Sigismond. En priant le Ciel, il obtiendra son assistance et se souviendra qu’il ne peut rien sans Lui. Si Sigismond venait à périr, non seulement il perdrait un ami, mais c’en serait fait pour longtemps de ses espérances. Enfin, que veut dire Avit lorsqu’il parle de “triomphe plus précieux qu’(il) attend depuis longtemps” ? On peut supposer qu’il signifie par cette expression la victoire de la foi sur les derniers doutes que l’épreuve de la guerre ne manquera pas d’inspirer au prince.

b) les rapports avec l'empereur d'Orient

Le lien qui existait entre Avit et l’empereur d’Orient (Anastase) semble marqué à la fois de respect et de soumission. Le respect de l’évêque se voit aisément lorsqu’il écrit : “Dans ce haut rang qui contient le gouvernement de toutes choses, c’est autant votre sainteté qui apparaît que votre puissance” ; ou encore : “Votre bonheur aussi nous touche : chaque fois que vous combattez là-bas, nous sommes vainqueurs ici”. Les relations entre le catholicisme et l’empereur paraissent bonnes. Enfin, remarquons, dans la fin de la lettre, la soumission d’Avit et l’affection qu’il éprouve pour Anastase, appelé le “père de tous”.

c) l'environnement géopolitique

Dans sa lettre XXXIV adressée aux sénateurs Fauste et Symmaque, Avit écrit qu’il aurait préféré venir lui-même à Rome, mais qu’il en fut empêché, “*per rationem temporum*”. Il n’a pas non plus eu la possibilité de réunir les évêques de la Gaule en synode pour écrire une lettre commune, à défaut de pouvoir venir directement. En effet, les réunions d’une telle importance n’étaient plus en conformité avec les frontières politiques : les évêques organisaient désormais leurs synodes selon la délimitation des frontières des royaumes germaniques ; par cette formule, la zone dans laquelle l’Église peut exercer une influence dépend des frontières politiques, même à l’intérieur de la Gaule. La lettre XL (à Pierre de Ravenne) montre elle aussi, par l’ignorance que les

évêques ont des affaires d'Orient, que le manque d'informations est dû à différents obstacles, et notamment aux frontières politiques. D'autres lettres encore (XXXVII, LI) nous décrivent l'époque d'Avit comme une période troublée, où les vainqueurs soupçonnaient les vaincus et où rares étaient les moments de paix.

3. Les actions d'intercession

Pour des prisonniers

On se souvient comment Ennode de Pavie a raconté le rachat des prisonniers ostrogoths par Avit⁴. Il s'agit là d'une tâche à laquelle les évêques des différents royaumes devaient souvent se consacrer d'un côté et de l'autre des Alpes, à la suite des fréquentes expéditions militaires de l'époque. Ce rôle permettait d'adoucir la dureté de ces temps de guerre, et ce, d'autant plus facilement qu'ils pouvaient aller sur les frontières des royaumes assez librement. Ainsi voit-on, dans la lettre XXXV, Avit répondre à une demande de libération de prisonniers de guerre ; le destinataire de cet écrit est Liberius qui, en tant qu'appui du gouvernement ostrogoth depuis la fin de la guerre burgondo-ostrogothe, résidait en Provence ; le rachat lui-même avait été demandé par son vicaire, Gemellus. Si Avit avait répondu assez tardivement à la requête de Liberius, c'est que, explique Burckhardt, "on avait alors, dans le royaume burgonde, bien peu l'envie d'accomplir des rapports d'amitié avec les Ostrogoths". L'évêque règle cette affaire avec une grande prévenance et en refusant la somme d'argent qui devait lui être remise pour ce faire : si les prisonniers sont esclaves, elle servira à leur rachat, sinon "il (lui) suffit (de savoir) que l'argent a été dépensé utilement".

D'autres lettres (XLVIA à XLIX) traitent encore de ce même sujet : Avit veut obtenir que Laurent (haut personnage de la cour de Constantinople) retrouve son enfant, prisonnier (sans doute) de Gondebaud. Cette série de lettres est assez intéressante, dans la mesure où elle montre clairement les différentes démarches d'Avit, en faveur de la libération du fils de Laurent ; par l'intermédiaire de Sigismond, il intercède auprès de l'empereur (XLVIA) et des sénateurs Celer (XLVIII) et Vitalien (XLVII). Cette intercession fut réalisée par Sigismond auprès de son père (XLVIA), appuyé qu'il était par l'empereur d'Orient, Anastase. Dans sa lettre XLIX, Avit félicite le prince burgonde et le remercie pour l'influence qu'il a eue dans cette affaire.

4. Avit et sa vie privée

Les lettres d'Avit nous fournissent encore d'autres renseignements, lorsqu'elles se mettent à parler de sa vie privée ; les quelques détails qu'elles nous donnent sur ce sujet sont d'autant plus précieux qu'ils sont rares dans les écrits de l'évêque.

4 - Voir R. Courtray, "La vie de saint Avit, évêque de Vienne (450? - 518?)", *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 93, 1998, 1 p. 20.

Quelques rares détails

Ces précisions peuvent aller des problèmes de santé (dans la lettre XXXVI, Avit s'excuse auprès d'Apollinaire de n'avoir pu lui répondre : il souffrait d'une affection oculaire) à des considérations touchant à sa famille. Ainsi apprend-on dans la lettre LI les liens familiaux que le liaient à Apollinaire, fils de Sidoine Appollinaire. Dans la lettre LV, Avit nous donne des détails sur sa propre famille : lui-même avait eu des fils (ce qui n'a rien de surprenant pour un évêque à l'époque) ; "Je ne nierais pas avoir plusieurs fils, moi qui pleure déjà la mort d'un seul d'entre eux". Mais ce sont là les seuls éléments qu'il nous donne directement sur lui-même dans le livre II. Cependant, sa vie privée consiste aussi dans ses relations avec ses amis ; ces liens se découvrent avec encore plus de netteté dans les conseils et les encouragements que l'évêque de Vienne leur adressait.

Lettres à des amis : conseils et encouragements dans l'adversité

La lettre XXXVIII à Aurélien illustre bien cela : elle fut écrite dans un moment de paix apparente et se veut une lettre de mise en garde et de conseil ; à Aurélien qui croyait que "les malheurs connaissent leur fin", Avit écrit que, tant que nous serons dans le monde, nous subirons des troubles ; "ce répit..., il nous faut le considérer plus comme un intervalle entre les dangers que nous endurons que comme leur terme" ; il faut profiter des changements, et non leur faire confiance : rien n'est stable en ce monde, le seul port véritable et sûr, c'est le Ciel. M. Roger⁵ nous donne à propos de cette lettre quelques explications éclairantes sur la mentalité de l'époque : "On l'a souvent remarqué : pour peu qu'une crise dure longtemps, on s'accoutume à vivre dans l'incertitude. La génération née après 406 (date des grandes invasions barbares), qui n'avait jamais connu de paix durable, était heureuse d'un calme momentané, et elle en jouissait sans se soucier du lendemain. A peine échappé d'un péril, on s'en croyait délivré pour toujours. Cette disposition naturelle (...) était, au V^e siècle, développée par le souvenir de la sécurité autrefois assurée par la puissance romaine. Le christianisme la renforça encore : il enseignait que l'homme ne peut jamais espérer le calme ici-bas".

Outre cette lettre de conseil à Aurélien, on peut encore étudier les lettres LI et LII adressées à Apollinaire ; elles portent en effet sur des difficultés d'ordre politique qu'Apollinaire avait dû supporter. "Le fils de Sidoine qui habitait aussi Clermont, et qui suivait la carrière des armes, fut sur le point d'encourir la même disgrâce que son père, sous le règne d'Alaric, successeur d'Euric⁶ (quand ce dernier, en effet, arriva à Clermont en 475, il exila l'évêque Sidoine - qui avait protesté contre les traités conclus sur le pays des Arvernes, cédé à Euric - au fort de Livia, puis le retint à la cour de Bordeaux, avant de le rendre à son siège épiscopal). Apollinaire fut donc "accusé de trahison auprès de ce prince, mais celui-ci, l'ayant trouvé innocent, lui rendit toutes

5 - M. Roger, *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, Paris, 1905, p. 55.

6 - P. Parizel, *S. Avit, évêque de Vienne. Sa vie et ses écrits*, Louvain, 1859, p. 184.

ses bonnes grâces". L'affaire semble avoir eu lieu peu avant 507, puisque, cette année-là, il commandait à nouveau les troupes d'Alaric. Dès qu'Avit apprit qu'Apollinaire avait été reconnu innocent, malgré les machinations tramées contre lui, il décida de lui écrire pour lui témoigner son bonheur de savoir qu'il avait été mis hors de cause. Dans cette lettre, Avit remplit le "devoir d'association" : il participe aux peines et aux joies de ses amis ; cette association est même provoquée par les événements : "le sort... de nos parents communs est arrivé jusqu'à nous" : Avit et Apollinaire subissent les mêmes attaques, mais jamais elles ne sauraient avoir raison de leur innocence : "Malgré tous les efforts de nos ennemis, malgré toutes les morsures que l'envie qui aboyait partout a tentées, à chaque fois qu'on l'a vue attaquée, notre famille fut exposée à l'accusation, mais ne fut jamais convaincue de crime"). Si les deux familles connurent souvent des difficultés, c'est, selon Parizel⁷, d'abord à cause de leur grandeur et de leur puissance ; ensuite parce qu'elles portaient ombrage aux rois (patriotisme romain et influence dans la société gauloise ; zèle contre l'arianisme, religion des conquérants) : Avit et Apollinaire étaient deux représentants d'une classe sociale menacée et attaquée de tous côtés. Dans la lettre LII se rapportant au même sujet, l'évêque de Vienne propose quelques conseils à observer lorsqu'on est attaqué par des ennemis ; après avoir souhaité la fin des calomnies : "Que la divine miséricorde... vous accorde de fouler sans cesse aux pieds... les conjurations des ennemis ou les jalousies des infidèles", il exhorte au pardon : "Que l'ennemi désormais écrasé soit encore tourmenté dans son esprit en raison de l'indulgence qui lui est accordée et ... lorsqu'il aura déploré que vous ne puissiez pas être trompé, qu'il s'afflige de ce que vous puissiez avoir pitié" et met en garde son ami : "gardez-vous avec attention des mauvais et, rendu sage par vos expériences, n'accordez aucune foi aux ruses des langues mordantes qui sifflent des flatteries et préparent des poisons".

Ces trois lettres montrent avec précision la sollicitude dont fait preuve Avit envers ses amis : il pleure et se réjouit avec eux, les exhorte, les encourage, les prévient contre les "mauvais", mais aussi contre la tentation de voir dans une accalmie la "fin des malheurs".

5. L'activité littéraire d'Avit

Un dernier thème enfin qui apparaît dans les lettres d'Avit nous renvoie à des considérations plus littéraires.

Lettres du roi Sigismond écrites par Avit

Quelques lettres envoyées par Sigismond ont été rédigées par Avit. Ainsi peut-on le supposer d'après la lettre XLIX, écrite au prince par l'évêque. Celui-ci nous révèle qu'il avait rédigé des lettres pour Sigismond destinées à l'Orient (*Graecis*) ; peut-être s'agit-il de lettres relatives à la libération du fils de Laurent (question que traite cette même lettre). Dans le livre II, deux

7 - P. Parizel, *ibid.*, p. 186.

lettres apparemment écrites sous le nom de Sigismond sont de la plume d'Avit (XLVIA et XLVII). Si Avit a prêté son style au prince burgonde, a-t-il aussi eu une influence sur le contenu des lettres ? Incapables de résoudre ce problème, nous pouvons au moins essayer de deviner les raisons qui ont poussé Sigismond à recourir aux talents d'écrivain de l'évêque de Vienne pour rédiger des lettres diplomatiques, très souvent adressées à des personnalités de la cour d'Orient ; il est possible pour cela de faire deux suppositions : la première, c'est qu'il n'avait à sa cour aucun secrétaire capable de rédiger ses lettres ; la seconde, c'est que la renommée littéraire d'Avit pouvait lui être utile.

Les poèmes d'Avit proposés à la critique

Avit, qui venait de retrouver des poèmes qu'on lui avait dérobé (c'est apparemment Emeterius qui est l'auteur du larcin), écrivit à l'évêque Eufraise (lettre XLIII) afin qu'Emeterius lui communiquât l'ouvrage, qu'il devait remettre lui-même à Apollinaire pour le soumettre à son jugement très sûr en matière littéraire. Cette lettre nous donne un certain nombre de détails sur le "petit livre" (selon l'expression d'Avit) non encore corrigé "*nec ante editum nec omnimodis emendatum*". Avit demande qu'Apollinaire juge librement de sa valeur - même s'il pense que ces poèmes sont à lire par des enfants ! Dès l'approbation de son ouvrage par Apollinaire, Avit écrivit à celui-ci (lettre LI) sans lui cacher sa fierté. Cette lettre nous apprend encore davantage sur la réalisation du livre ; Avit y donne en effet le sujet de son poème "*De spiritalis historiae gestis lege poematis*". Par modestie sans doute, il avoue que ces travaux littéraires-ci sont de moindre importance par rapport à d'autres (lettres et homélies ?). Il évoque les différentes stades de la confection d'un livre et les différentes personnes par les mains desquelles celui-ci doit passer : l'"*auctor*", le "*scriptor*" ou "*notarius*" et celui qu'Avit nomme le "*librarius*", chargé de soigner la présentation et de "faire des retouches". A la fin de la lettre, l'évêque parle des jalousies qui ne manqueront pas d'être portées à son ouvrage, si celui-ci est effectivement de valeur.

Conclusion

Des auteurs comme Grégoire de Tours, Ennode de Pavie, Venance Fortunat, Isidore de Séville, Agobard de Lyon ou Adon de Vienne n'ont pas tari d'éloges sur les talents littéraires d'Avit⁸.

La première remarque que l'on peut faire sur la langue de notre auteur est qu'elle est relativement correcte et pure. Cette qualité vient sans doute du milieu dans lequel Avit a été élevé : traditions familiales, rang social...

Un attachement excessif à la rhétorique a pour effet de rendre la langue d'Avit parfois artificielle - un peu à l'image de Sidoine Apollinaire que notre

8 - Pour une étude plus générale, voir H. Goelzer, *Le latin de s. Avit*, Paris, 1909.

auteur imite souvent. A tel point que H. Goelzer avoue : "Ses œuvres en prose... ne sont intéressantes qu'en ce qu'elles montrent jusqu'où peut aller le mauvais goût". D'autre part, sous l'influence des rhéteurs, les écrivains de l'époque ne font plus de différence entre la langue des vers et celle de la prose ; ils n'ont plus aucune notion des registres de langue. Autre constatation : le style d'Avit est la plupart du temps ampoulé, entortillé, trop travaillé ; il consiste en des broderies plus ou moins heureuses, en des variations plus ou moins brillantes ; Avit excelle dans l'art de tourner autour des choses sans les nommer : il faut alors souvent "deviner" ce que l'auteur veut dire. C'est là un défaut du siècle et même, si son latin est parfois difficile et âpre, c'est un modèle de clarté si on le compare à celui d'Ennode. On peut vraiment parler d'effort chez Avit pour garder une certaine pureté de langue.

On peut en tout cas être sûr qu'en dehors d'un petit cercle de lettrés et d'hommes cultivés, le latin employé dans ces lettres ne devait ou ne pouvait être compris ; à ce propos, H. Goelzer affirme (p. 376) : "C'est une langue toute artificielle, qui garde encore une apparence de vie, parce qu'on y retrouve fidèlement conservées ou reproduites les constructions habituelles au latin mais qui n'a plus l'occasion ni les moyens de puiser aux sources vivifiantes de la langue parlée les éléments d'une régénération nécessaire".

"La rhétorique apprenait à sacrifier le fond à la forme, et saint Avit n'a été que trop docile à ses leçons. Quelque sujet qu'il traite, il s'étudie à réunir tous les mérites qui, aux yeux de ses contemporains, constituaient l'art d'écrire. Son vocabulaire est abondant, mais artificiel. (...) Sur la trame formée par ce vocabulaire, l'auteur n'a plus qu'à broder et il ne s'en fait point faute : toutes les figures de style (et principalement la métaphore) lui fournissent les motifs nécessaires ; il les entremêle d'abstractions, les fait valoir par de piquantes antithèses. (...) Tout cela constitue un art, frivole sans doute et qui souvent nous paraît indigne de l'auteur, vu sa qualité d'évêque, mais c'est un art"⁹.

9 - H. Goelzer, *o. l.*, p. 729.



*Stèle de Sertorius. Musée archéologique.
Cl. musées de la ville de Strasbourg.*

Quintus Sertorius Quadratus et les soldats originaires de Vienne à l'époque romaine

À l'occasion de la construction d'un immeuble dans le quartier de Koenigshoffen, à Strasbourg, fut découverte, en 1994, une stèle funéraire mentionnant un vétéran de la II^e légion Auguste, originaire de Vienne. Cette stèle se trouvait sur le site même de la nécropole militaire, installée le long de la voie de Koenigshoffen*.

Le monument est en calcaire. Il a une hauteur de 1,64 m, pour une largeur de 0,78 m et une épaisseur de 0,21 m. Il s'agit d'une stèle funéraire à portrait comportant, dans la partie supérieure, le portrait du défunt et au-dessous l'épithaphe. Le buste à mi-corps est représenté dans une niche en forme de demi-coupole nervurée à la façon d'un coquillage, sommée au-dessus d'un bandeau torsadé, d'un ornement végétal formé à partir de deux rosaces situées dans les écoinçons et reliées l'une à l'autre. Le personnage est drapé. De la main droite, il serre un pan de sa toge ; de la gauche, il tient un *volumen*. Il est tête nue et porte, selon la mode du temps, les cheveux courts. Toute son attitude désigne le citoyen romain revenu à la vie civile après son passage à l'armée et accédant au rang de notable municipal. Ce type de stèle est très caractéristique de l'art rhénan du I^{er} siècle de notre ère, qui s'est développé dans des ateliers de la région de Mayence en particulier. De nombreux exemplaires de style identique ont été étudiés par S. Rinaldi Tufi¹. Si l'origine régionale du thème n'est pas prouvée, de semblables représentations existant en Italie du Nord, on peut affirmer cependant qu'il a connu un développement important sur le Rhin du fait de la présence d'un public nombreux de commanditaires.

* - Je remercie Madame Schnitzler, conservateur du musée archéologique de Strasbourg, de m'avoir autorisé à reproduire la photographie de la stèle.

1 - *Militari romani sul Reno. L'iconografia degli "stehende Soldaten" nelle stele funerarie del I secolo d. C.*, Rome, 1988.

L'épithaphe

Elle se développe sur sept lignes, à l'intérieur d'un cadre mouluré. Le champ épigraphique ainsi délimité mesure 0,64 x 0,53 m. Bien que les lignes soient réglées sur la pierre, celles-ci sont peu régulières ; la hauteur des lettres, d'assez belle qualité, diminue de haut en bas (ligne 1 : 8,30 cm ; l. 2 : 6,70 ; l. 3 et 4 : 6,10 ; l. 5 : 5,60 ; l. 6 et 7 : 5), leur épaisseur varie en fonction de la place disponible, la dernière lettre à la fin des lignes 2 et 6 est gravée sur la moulure et le surnom du dédicant à la ligne 5 est coupé. Le texte est grossièrement centré. Points de séparation triangulaires. La stèle est conservée au musée archéologique de Strasbourg.

B. Schnitzler, *Archéologia*, 341, 1998, p. 8.

Q * SERTORI^{VS}
Q * F * VOLT * VIENNA
QV^{AD}RATVS * H * S * E *
VET^{ER}ANVS * EX * LEG *
II * Q * SERTORIVS * SOET
RVS * + * EX * TESTAME^{NT}O *
* FECIT *

Lignes 1 et 3 : le point final est gravé sur le cadre. Lignes 4 et 6 : le point final est gravé à l'intérieur de la dernière lettre. Ligne 4 : *uetranus* pour *ueteranus*, peu fréquent (cf. *CIL* XIII 8222). Ligne 5 : les deux dernières lettres ET sont très étroites, occupant l'espace d'une seule lettre. Ligne 6 : entre RVS et EX, une lettre a été rajoutée, dont on distingue très bien une haste verticale entre deux points, qui pourrait être L.

Q(uintus) Sertorius,
Q(uinti) f(ilius), Volt(inia tribu), Vienna,
Quadratus, h(ic) s(itus) e(st),
uet(e)ranus ex leg(ione)
II. Q(uintus) Sertorius Soet-
rus, l(ibertus) ?, ex testamento
fecit.

Quintus Sertorius Quadratus, fils de Quintus, de la tribu Voltinia, (originaire) de Vienne, vétérans de la deuxième légion, repose ici. Quintus Sertorius Soetrus, son affranchi, conformément au testament, a réalisé (ce monument).

Quintus Sertorius Quadratus porte les *tria nomina* latins du citoyen romain. Il indique en plus sa filiation par le prénom de son père et sa tribu, la *Voltinia* qui est la tribu où sont rangés les citoyens romains originaires de

Vienne. Son gentilice est peu fréquent en Gaule ; on le rencontre trois autres fois seulement en Narbonnaise (*CIL* XII 2716, 3011a add. et 5135 add.) et deux fois dans les Trois Gaules (*CIL* XIII 1893 et 6663). Quant à son surnom, il est à peine plus fréquent (dix occurrences en Narbonnaise ; cinq dans les Trois Gaules). Le dédicant, qui porte mêmes prénom et nom que le défunt, est sans doute son fils. Son surnom, qui pourrait s'orthographier SOETERVS, est inconnu dans l'onomastique celtique ou latine. On pourrait aussi imaginer qu'à la fin de la ligne 5 les deux dernières lettres ont été inversées, ce qui donnerait la lecture SOTERVS (pour SOTERIVS) surnom grec et justifierait alors l'origine servile du dédicant².

Sertorius Quadratus a été enrôlé dans la II^e légion Auguste, dont le surnom, comme sur notre inscription, n'est pas toujours mentionné³. Cette légion était stationnée à Strasbourg de 14 à 43, avant de participer à partir de cette date à la conquête de la (Grande) Bretagne⁴. Notre Viennois a donc été rendu à la vie civile au plus tard l'année du départ de la légion, en 43. Le service militaire étant d'une durée moyenne de vingt ans, il a été enrôlé vers 20 - 23 au plus tard, à une époque où Vienne n'était pas encore colonie romaine, distinction qu'elle obtint entre 36 et 40 - 41⁵. Cela signifie, entre autres, que Sertorius Quadratus appartenait à une famille de notables ayant obtenu la citoyenneté romaine avant 36 par la gestion de magistratures municipales, privilège qu'accordait le droit latin⁶.

Pendant le séjour de la II^e légion Auguste sur le Rhin, nous connaissons l'origine géographique de onze autres soldats : huit sont Italiens, en majorité de Cisalpine ; deux sont Lusitaniens et le dernier est Gaulois, de Carcassonne⁷.

Comme les autres vétérans viennois connus⁸, Sertorius Quadratus a fixé sa résidence à proximité du camp de la II^e légion ; il n'est pas retourné à Vienne et est devenu habitant du *vicus* de Koenigshoffen⁹. Lors de son congé, il a reçu un lot de terre qui a fait de lui un propriétaire terrien et une prime, comprise entre 3 000 deniers (sous Auguste) et 5 000 (sous Caligula) et équivalente à au moins dix années de solde. Surtout, il bénéficiait d'immunités (dispenses d'impôts et de fonction) et avait l'honorabilité des décurions.

Avec cette nouvelle découverte, le nombre de légionnaires viennois est porté à 31, puisqu'il est de tradition maintenant de compter comme viennois les militaires qui ont orthographié leur patrie en *Viana* (ou *Vianna*)

2 - H. Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, Berlin - New York, I, 1982, p. 417.

3 - Cf. *CIL* XIII, 1122, 3491, 5975 - 5978, 7234.

4 - J.-J. Hatt, *Argentorate - Strasbourg*, Lyon, PUL, 1993, p. 12.

5 - Cf. J. Gascou, *Epigrafia*, coll. Ec. Fr. Rome, 143, 1991, p. 555-560.

6 - Cf. A. Chastagnol, *La Gaule romaine et le droit latin*, Lyon, 1995, p. 89 et suiv.

7 - G. Forni, *Il reclutamento delle legioni da Augusto a Diocleziano*, Milan et Rome, 1953, p. 218 et *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 1, 1974, p. 339-391.

8. Cf. ci-dessous.

9. À noter que d'autres vétérans originaires d'Arles (*CIL* XII 677, 679, 682), de Grenoble (*CIL* XII 2230) et de Narbonne (*CIL* XII 4368) sont retournés dans leur patrie.

pour *Vienna*¹⁰. De toutes les cités de Narbonnaise, Vienne arrive ainsi largement en tête, devant Narbonne (dix-huit soldats), Fréjus (treize), Luc-en-Diois (douze), Glanum (huit), Arles, Béziers et Nîmes (six), Alba (cinq), Valence (quatre), Aix-en-Provence (trois), Riez (deux), enfin Carcassonne, Antibes, Apt, Castelnau-de-Lèze, Cavaillon, Digne, Tarascon, Uzès et Vaison (un chacune)¹¹.

LISTE DES LÉGIONNAIRES VIENNOIS

(selon le n° des légions)

1. Decimus Valerius Valerianus, soldat à la I^{re} *Minervia*, stationnée à Bonn (*CIL* XIII 8086). Date : postérieure à 80.

2. Titus Cominius Severus, vétéran (ancien centurion) de la II^e *Adiutrix*, stationnée sur le Danube, à Aquincum, décédé à quarante-cinq ans (*CIL* III 10 224). Date : fin du I^{er}-début du II^e siècle.

3. Quintus Sertorius Quadratus, vétéran de la II^e légion *Augusta* (cf. ci-dessus).

4. Lucius Tanicius Verus, centurion à la III^e *Cyrenaica*, stationnée en Egypte (*CIL* II 34). Date : 80-81¹².

5. Caius Helvius Sabinus, soldat à la IV^e *Macedonica*, stationnée à Mayence, décédé à trente ans, après dix ans de service (*L'Année épigraphique*, 1965, 253). Date : entre 43 et 70-71.

6. Marcus Petronius Mansuetus, soldat à la même légion, décédé à l'âge de trente ans, après neuf ans de service (*CIL* XIII 6871). Date : entre 43 et 70-71.

7. Marcus Sullius Campanus, de la même légion, décédé à vingt-cinq ans, après six ans de service (*CIL* XIII 6872). Date : entre 43 et 70-71.

8. Sextus Valerius Mansuetus, de la même légion, décédé à vingt-cinq ans, après quatre ans de service (*CIL* XIII 6873). Date : entre 43 et 70-71.

9. Quintus Valerius Seius, architecte à la VI^e *Apollinaris*, stationnée sur le Danube, à Carnuntum, décédé à quarante ans, après neuf ans de service (*L'Année Epigraphique*, 1929, 213).

10. [Ant ?]onius, soldat à la VII^e *Claudia*, stationnée en Dalmatie, à Gardum (*CIL* III 14 992). Date : première moitié du I^{er} siècle.

10 - Cf. J.-M. Lasserre, *Tables de L'Année épigraphique*, 1961-1980, p. 418.

11 - Cf. Y. Le Bohec, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, Paris, 1989, p. 88.

12. A propos de ce centurion, on peut rapporter une anecdote amusante : au cours d'une expédition en Haute-Egypte, dans la région de Thèbes, il se rendit à plusieurs reprises auprès des statues colossales de Memnon et, en dix-neuf mois, entendit quatorze fois sa voix (tous les jours et heures sont notés). Emerveillé, il grava l'événement sur la jambe d'une des statues, celle qui rendait un son musical.

11. X... ?, soldat à la VIII^e *Augusta*, stationnée en Dalmatie, à Burnum, décédé après neuf (?) ans de service (A. Betz, *Untersuchungen zur Militargeschichte der römischen Provinz Dalmatien*, Vienne, 1938, n° 228). Date : fin du I^{er}-début du II^e siècle.

12. Sextus Betutius, ancien porte-enseignes (vétérans) de la IX^e *Hispana*, stationnée en Dalmatie à Burnum, décédé à trente-sept ans (*CIL* III 8740). Date : milieu du I^{er} siècle.

13. Lucius Duccius Rufinus, porte-enseignes de la IX^e *Hispana*, stationnée alors en Bretagne, à York, décédé à vingt-huit ans (*CIL* VII 243). Date : seconde moitié du I^{er} siècle (postérieure à 43).

14. Quintus Fabius Pacatus, soldat à la XI^e *Claudia Pia Fidelis*, stationnée en Dalmatie à Burnum, décédé à trente-sept ans (*CIL* III 8740). Date : entre 42 et 69.

15. Caius Valerius Campanus, de la même légion, mais stationnée sur le Rhin supérieur, à Vindonissa, décédé après onze ans de service (*CIL* XIII 5214). Date : entre 71 et 101.

16. Marcus Valerius Secundus, soldat à la XIII^e *Gemina*, stationnée à Carnuntum, décédé à trente ans, après seize ans de service (*L'Année épigraphique*, 1929, 195). Date : entre 70 et 101.

17. Certus, vétérans de la même légion, stationnée alors à Vindonissa (*CIL* XIII 5239). Date : milieu du I^{er} siècle.

18. Caius Dannius Secundus, soldat à la XIV^e *Gemina Martia Victrix*, stationnée à Mayence, décédé à trente ans, après douze ans de service (*CIL* XIII 6891). Date : I^{er} siècle.

19. Fiertius, de la même légion, décédé à vingt-cinq ans, après quatre ans de service (*CIL* XIII 6909). Date : I^{er} siècle.

20. X... ?, de la même légion, décédé à vingt-cinq ans, après quatre (?) ans de service (*CIL* XIII 6918). Date : I^{er} siècle.

21. X... ?, vétérans, peut-être de la même légion, mais stationnée à Carnuntum (*CIL* III 11 258). Date : postérieure à 99.

22. Decimus Valerius Paculus, soldat (ou vétérans) à la même légion (?) (*B.S.A.V.*, 92-4, 1997, p. 11-12). Date : I^{er} siècle.

23. Caius Titius, vétérans de la XV^e *Apollinaris*, stationnée en Pannonie supérieure, à Emona (*CIL* V 486). Date : première moitié du I^{er} siècle.

24. Titus Pompeius, soldat à la XVI^e légion *Gallica* stationnée à Mayence, décédé à quarante (?) ans, après dix-neuf ans de service (*CIL* XIII 6944). Date : première moitié du I^{er} siècle (avant 43).

25. Decimus Capienus Urbicus, porte-enseignes (peut-être vétérans) de la XX^e *Valeria Victrix* stationnée en Bretagne, à Chester, décédé à quarante-huit ans, après vingt-quatre ans de service (*Ephemeris Epigraphica*, IX, 1078). Date : fin I^{er}-début II^e siècle.

26. Caius Valerius Tullus, soldat (ou vétérans) de la même légion (*CIL*

VII 794). Il a peut-être participé à la campagne d'Agricola, en 80-85, dans le nord de la Bretagne, ce qui expliquerait qu'il ait trouvé la mort, dans la région où fut construit plus tard le mur d'Hadrien. Date : fin du I^{er} siècle.

27. Caius Rittius Paulus, soldat à la XXII^e *Primigenia* stationnée à Mayence, décédé à trente-huit ans, après dix-huit ans de service (*CIL* XIII 6969). Date : entre 43 et 70-71.

28. Publius Solius Suavis, vétéran de la même légion, décédé à quarante sept ans (*CIL* XIII 6972). Date : seconde moitié du I^{er} siècle (après 43 et sauf de 70 à 90).

29. Lucius Valerius Sacer, soldat ayant trouvé la mort lors de la conquête de la Dacie (*CIL* III 14 214, 1, 1). Date : entre 101 et 107.

30. X... ? , soldat, ayant servi dans une légion stationnée à Mayence (il peut s'agir de la I^{re} *Adiutrix*, de la IV^e *Macedonica*, de la XIV^e *Gemina Victrix*, de la XVI^e *Gallica* ou de la XXII^e *Primigenia*), décédé à quarante ans, après dix-neuf ans de service (*CIL* XIII 11 859). Date : I^{er} siècle.

31. X... ? , cavalier légionnaire, peut-être vétéran (*B.S.A.V.*, 92-4, 1997, p. 10). Date : I^{er} - début II^e siècle.

A l'étude de cette liste, une constatation s'impose : les soldats viennois ont servi dans l'armée romaine, en l'occurrence les légions, puisque nous avons affaire à des citoyens, uniquement au I^{er} siècle et, pour deux d'entre eux (n^{os} 21 et 29), voire trois (n^o 2), au début du II^e siècle. Ils ont en outre massivement servi sur le Rhin : quinze, contre quatre sur le Danube et autant en Dalmatie, trois en Bretagne, un en Pannonie, un en Dacie et un en Egypte. A une exception près, c'est donc en Occident qu'ils ont effectué leur service.

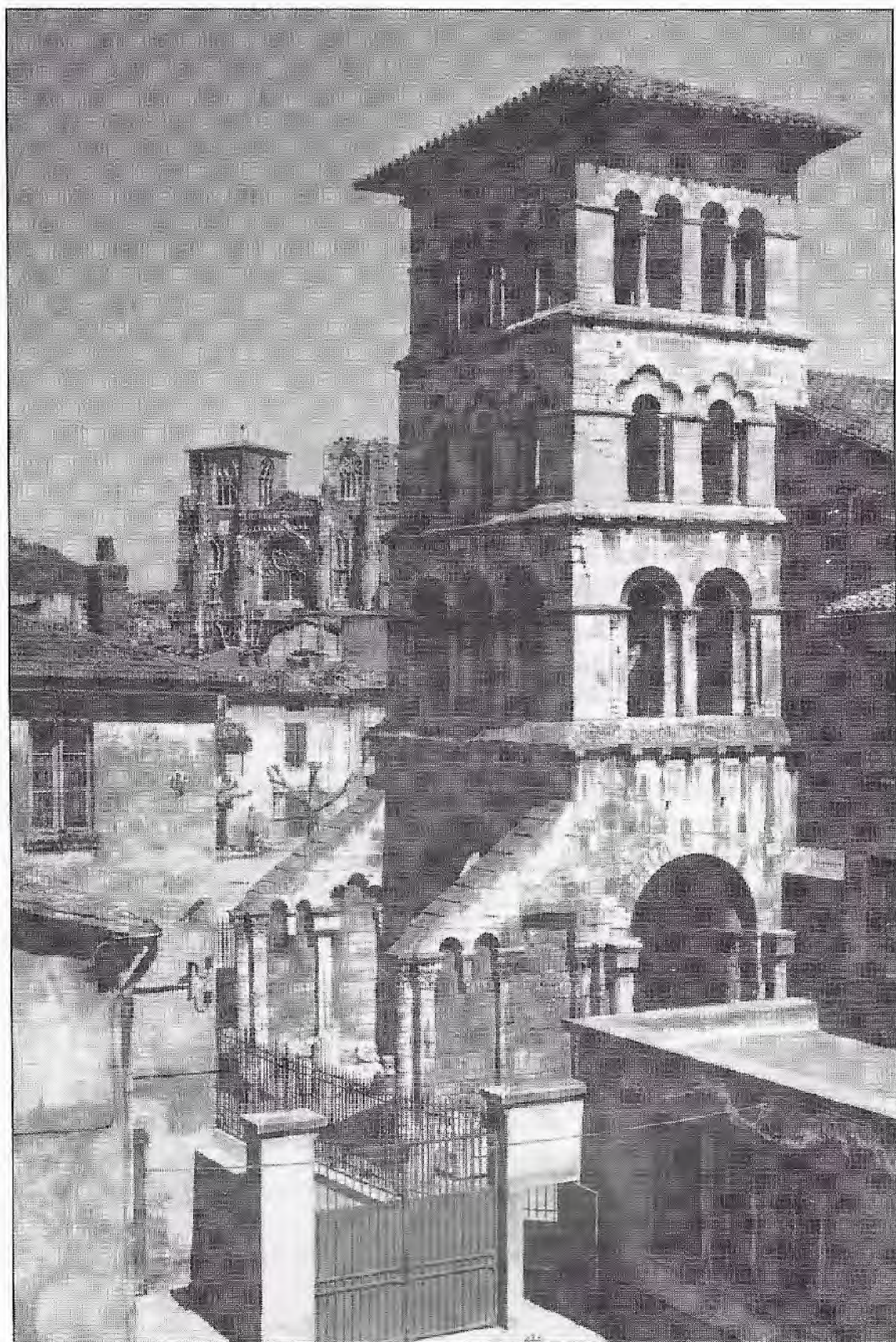
L'âge d'incorporation se situe entre 18 et 21 ans, 21 étant le plus fréquent. Mais on trouve aussi deux exceptions : Valerius Secundus (n^o 16) s'est engagé à 16 ans et, à l'inverse, Valerius Seius (n^o 9) a attendu 31 ans. Rappelons que le recrutement de l'armée romaine repose sur la conscription : tout citoyen est enrôlable à partir de sa majorité (17 ans), mais on fait appel d'abord au volontariat avant de procéder, si nécessaire, à un enrôlement autoritaire. Chaque année, les besoins en nouveaux soldats se montaient à environ 15 000 hommes. La durée normale du service des légionnaires était de 20 ans ; pourtant Capienus Urbicus (n^o 25) est resté à l'armée pendant 24 ans.

La plupart des soldats viennois sont restés simples légionnaires. Deux sont devenus centurions (n^{os} 2 et 4) ; quatre ont accédé au premier grade de sous-officiers (*principales*), trois comme porte-enseignes (n^{os} 12, 13, 25), le quatrième comme architecte (n^o 9). La proportion de "gradés" est donc de 19 %. Par ailleurs, un seul Viennois a obtenu des décorations : Titus Cominius Severus a reçu des colliers, des bracelets, des phalères et une couronne vallaire, lors d'une des campagnes daciques conduites par Domitien entre 85 et 89.

Sept vétérans (n° 2, 3, 12, 17, 21, 23, 28) sont parvenus au terme de leur service et sont mentionnés comme tels sur les épitaphes. On peut toutefois leur ajouter trois autres vétérans probables, ce qui représente au total - si on compte aussi le centurion de la III^e *Cyrenaica* (n° 4), toujours en service - plus de 35 % de militaires viennois ayant échappé à la mort au cours de leur service¹³. Il s'agit de Capienus Urbicus (n° 25) qui est décédé en Bretagne à 48 ans, après 24 ans de service et dont on peut penser que, s'il s'est engagé vers 20 ans, il vécut encore quatre ans après sa sortie de l'armée ; du cavalier légionnaire (n° 31) enterré à Vienne et de Valerius Paculus (n° 22) qui dédie, à Vienne, une épitaphe à sa fille. L'un et l'autre avaient dû regagner leur patrie, une fois leur service terminé. Ils seraient d'ailleurs les deux seuls vétérans viennois rentrés au pays. Car tous les autres sont demeurés sur place, à proximité de leur camp ou dans une proche région : Sextus Betutius (n° 12), de Dalmatie voisine, est venu vivre à Aquilée ; Capienus Urbicus (n° 25) est resté à Chester, comme Sertorius Quadratus (n° 3) à Strasbourg et X... (n° 21) à Carnuntum ; Certus (n° 17) s'est installé à Zurzach, près de Vindonissa ; Caius Titius (n° 23) sur le golfe de Trieste, à 80 km au sud d'Emona et Cominius Severus (n° 2) un peu plus loin que son camp de base, à Sirmium, soit à 300 km d'Aquincum.

Face au problème de l'armée romaine, l'attitude des Viennois, en dehors du fait qu'ils ont été nombreux à s'engager, ne diffère en rien de celle des autres Gaulois de Narbonnaise. Ils se sont engagés massivement au I^{er} siècle de notre ère et leur choix s'est porté prioritairement sur la frontière du Rhin. A partir du II^e siècle, le recrutement se tarit. Les Gaulois romanisés de Narbonnaise, comme les Italiens, se désintéressent peu à peu du métier des armes, dangereux, mal payé, peu considéré - à moins de sortir indemne du service et de devenir vétéran - et l'on s'achemine progressivement vers la prise en mains de la défense des frontières par les populations riveraines.

13 - L'incertitude tient au fait que certains vétérans continuent de se désigner du nom de *miles*, soldat.



*Le clocher de l'église Saint-Pierre.
Cl. Amis de Vienne.*

Des livres défendus, dans la bibliothèque de l'abbaye Saint-Pierre de Vienne

I - Des livres de Voltaire

Quel étonnement ! Voir des livres signés de Voltaire et de Rousseau dans la bibliothèque de l'abbaye Saint-Pierre de Vienne ! L'archevêque Le Franc de Pompignan s'installe à Vienne en 1774 et montre très tôt sa réticence envers certains philosophes jugés pernicioeux. Sa réputation de méfiance avait précédé son arrivée dans cette ville et les milieux catholiques avaient déjà pu lire et se familiariser avec ses idées grâce à plusieurs ouvrages polémiques¹. A peine arrivé sur le siège archiepiscopal, il montre son activisme avec l'édition d'un nouveau catéchisme (chaque diocèse a la liberté d'éditer sous l'ancien régime son propre catéchisme, c'est le cas à Vienne en 1777), avec aussi la réforme de la liturgie viennoise, ce qui se traduit tant par la rédaction d'un autre missel que d'un autre livre de chants. L'archevêque se donne les moyens de combattre l'incrédulité grandissante ou les idées nouvelles que propagent depuis des décennies différents philosophes. Un autre membre de sa famille, Jean-Jacques Le Franc, marquis de Pompignan, s'oppose au parti philosophique, ce qui lui vaut d'être en butte aux railleries de Voltaire. Une famille bien traditionnelle.

Est-ce donc une révolte de la part des chanoines de l'abbaye de Saint-Pierre ? Est-ce un moyen de montrer son indépendance vis-à-vis de son archevêque ? Il paraît en effet bien difficile de laisser circuler des textes de Voltaire où la critique des religions révélées est sévère et où la morale importe plus que la religion. Ces idées sapent le pouvoir même de la religion : Voltaire s'attache à l'esprit de tolérance. L'archevêque comprend combien ces écrits peuvent être considérés comme subversifs. Les chanoines se jugent-ils assez forts et puissants pour contredire leur propre archevêque ? Plus qu'un vent de révolte, il faut mieux penser à une grande curiosité de toutes les réflexions : afin de mieux expliquer le danger des idées nouvelles, il paraît

1 - M. Guironnet, "Jean-Georges Le Franc de Pompignan, archevêque de Vienne, adversaire des philosophes des Lumières (1774-1789)". *B.S.A.V.* 91, 1996, 1.

précieux de bien les connaître et ainsi faciliter la contre-attaque. La présence même du Coran, livre sacré d'une autre religion montre bien la profondeur d'une volonté d'étude.

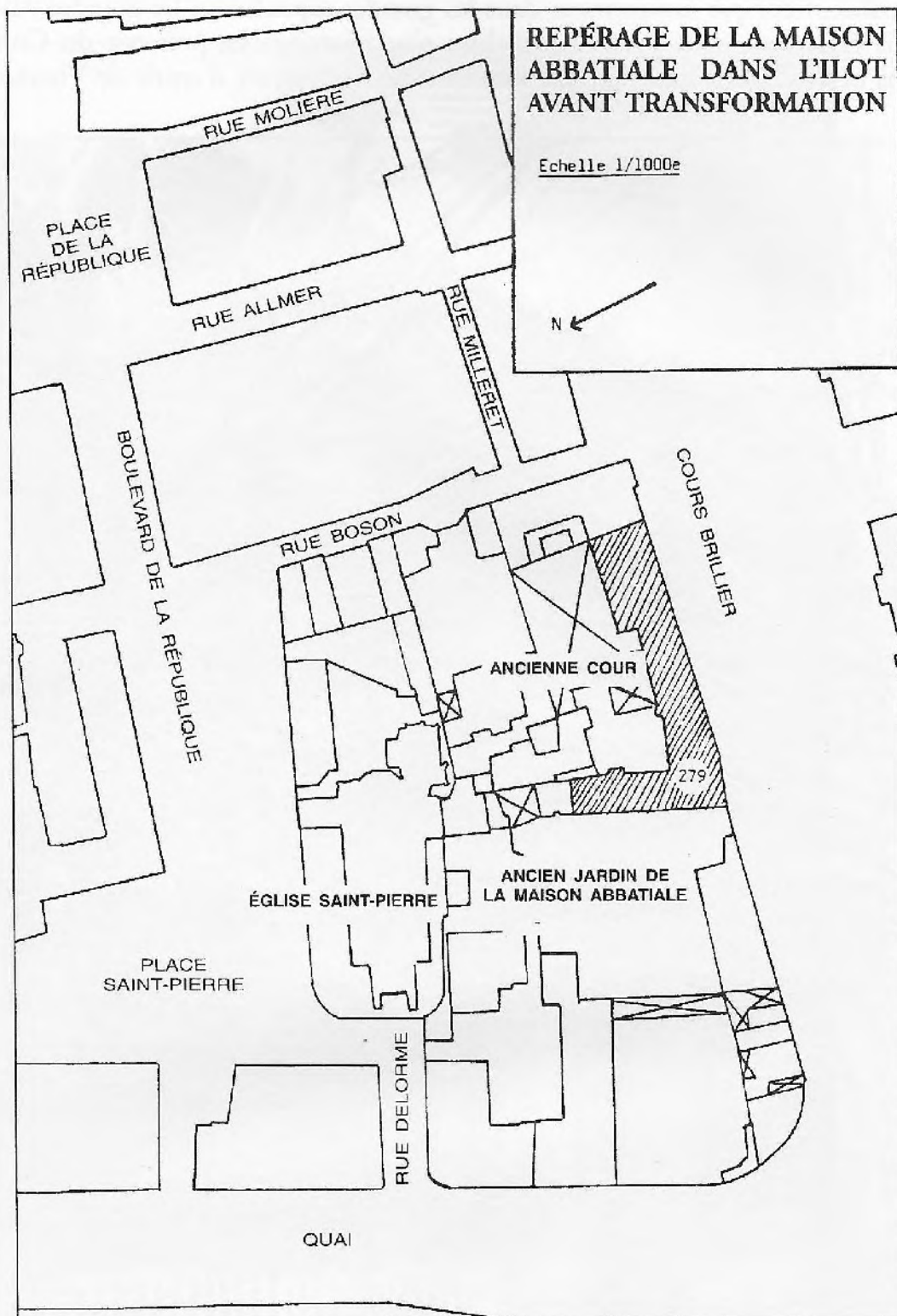
La présence de ces textes de philosophes - même décriés vigoureusement par un supérieur ecclésiastique proche - prouve leur volonté d'ouverture à différents courants de pensées et de réflexion profonde sur la religion à la veille de la Révolution, et ainsi à fortifier leur foi et leurs connaissances.

2 - Un livre inattendu, le Coran

Il semble pour le moins inattendu de voir dans la liste des livres et brochures qui se trouvent dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Pierre de Vienne, à la veille de la Révolution, la présence du Coran. On s'attendrait plutôt sans surprise à dénombrer bien des livres sur la Bible ou sur la réflexion chrétienne (prêches ou sermons, manuels, histoire religieuse...). Les chanoines qui vivent confortablement dans leurs maisons autour de la cour de Saint-Pierre (place du même nom) ou dans l'ancienne abbaye de Saint-André-le-Bas, depuis l'union des deux chapitres (Saint-Chef et Saint-Pierre), ne sont pas qu'intéressés à scruter l'origine nobiliaire des futurs membres, à chicaner sans fin sur leurs droits, ou à montrer de nouveaux signes distinctifs honorifiques. Ils ouvrent leur esprit au monde. On pourrait croire que ce serait surtout au travers d'études historiques ou géographiques. Pas du tout. L'étude de la religion chrétienne se nourrit d'autre texte sacré ; les chanoines regardent plus loin, de l'autre côté de la Méditerranée : ils peuvent lire le Coran.

Quelle traduction les chanoines possèdent-ils ? Le Coran est loin d'être une nouveauté. Pierre le Vénérable, abbé réformateur de la prestigieuse abbaye de Cluny, peut-être sous l'influence de Rome et du pape, conçoit l'idée de le faire traduire en latin, pendant un voyage en Espagne (entre 1141 et 1143). Ce travail est confié à Robert de Rétines entouré d'autres cisterciens. Pierre le Vénérable envoie cette traduction à saint Bernard, celui-là même qui prêche la deuxième croisade. La traduction du Coran ne semble pas complète, c'est déjà toutefois un formidable essai. Cette traduction s'inscrit aussi dans le nouveau courant missionnaire qui se met en place et qui s'accroît encore au XIII^e siècle avec la volonté des prédicateurs de convertir par la parole et non plus seulement par les armes des croisades. Raymond Lulle fonde un collège où les missionnaires apprennent l'arabe dès 1276 : la parole pour convertir. Les franciscains se lancent dans des voyages au Maroc et en Tunisie. Les contacts avec les musulmans datent en réalité d'avant les croisades, d'abord avec la curiosité de polémistes byzantins et ensuite avec la chute de la Tolède musulmane entre les mains chrétiennes en 1085.

Cet intérêt ancien n'est plus démenti par la suite. Déjà en 1547, une première réflexion sur Mahomet et l'Islam (*l'Alcorano di Macometto*) renouvelle les connaissances, encore approfondies par d'autres pionniers souvent diplomates comme cet André du Ryer, consul de France au Caire en 1630. Il est à l'origine de la première version intégrale du Coran d'après un texte arabe. Cette édition date de 1647, et est même traduite en d'autres langues.



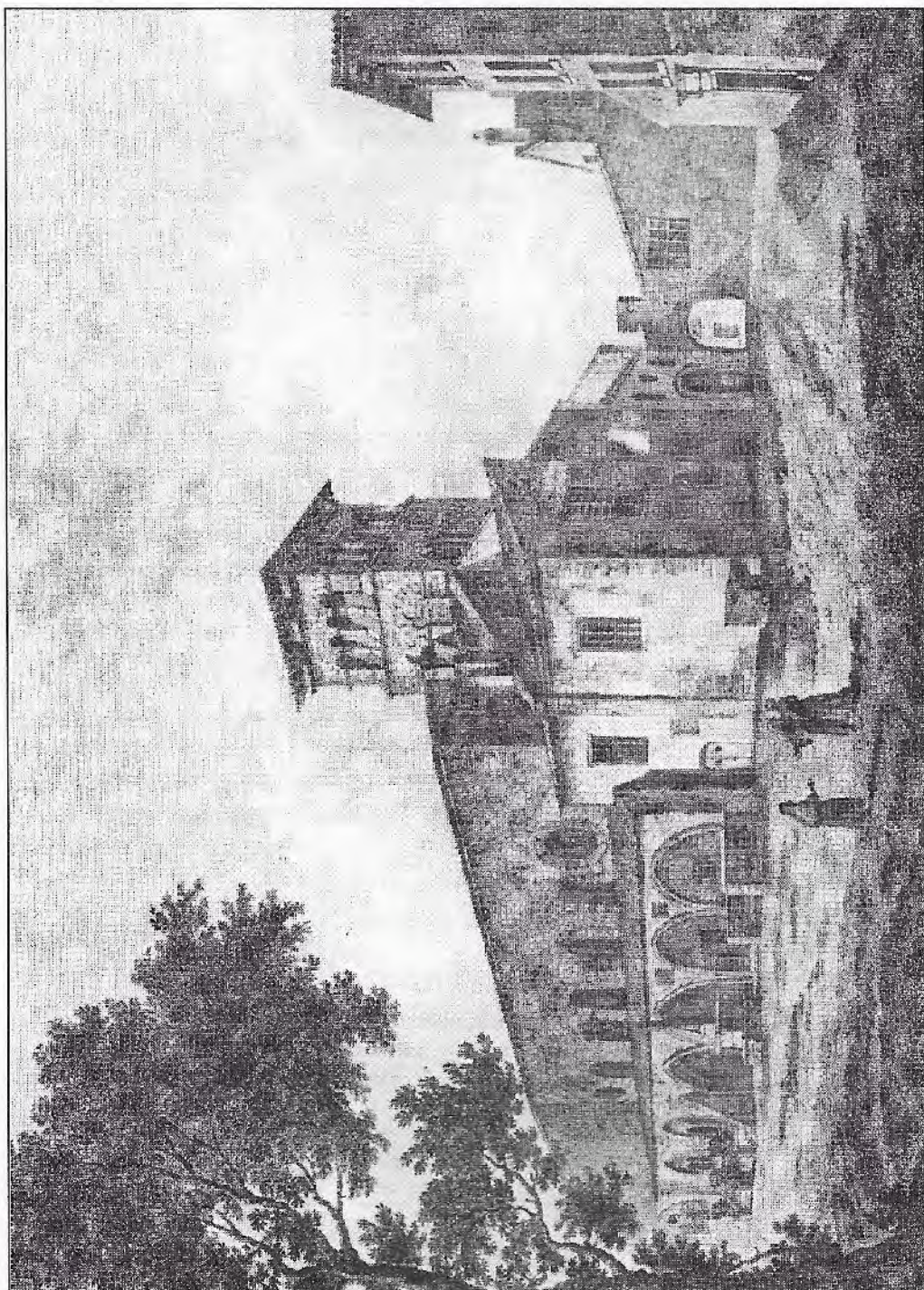
*Plan de l'Abbaye de Saint-Pierre.
(d'après Renée Bony)*

Au XVIII^e siècle, le succès immédiat de la traduction anglaise de Georges Sale se répercute aussi en France.

Retrouver un Coran à Vienne prouve que les cercles de connaisseurs ne se concentrent pas uniquement dans les grandes capitales ou les grandes villes, mais également dans les cercles d'élites plus restreints. La présence du Coran dans une bibliothèque religieuse montre ainsi l'ouverture d'esprit de Viennois.



*Vue des restes des bâtiments de l'abbaye de Saint-Pierre.
Cl. Perriolat.*



*Vue extérieure de l'église Saint-Pierre de Viennne.
(Gravure de Née).*

Afin de diversifier nos activités, nous avons opté pour l'année 1998-1999 pour un cycle de quatre conférences sur la musique. Pour cela, nous avons choisi un conférencier lyonnais très connu, M. Patrick Favre-Tissot, dont les causeries musicales ont remportées un vif succès. Celles-ci reposent sur une présentation tout à fait originale ou alternent auditions, commentaires et diapositives. Durant les deux heures de la conférence, M. Favre-Tissot fait ainsi découvrir, apprécier la musique, tout en la replaçant dans le contexte historique de la société.

Le programme, cette année, portera tour à tour sur la musique italienne, française, espagnole et allemande (voir la page des "rendez-vous" pour les sujets, dates, horaires et lieu).

Au début de chaque séance, nous distribuerons une liste des compositeurs cités, ainsi qu'un compte-rendu, afin d'éviter la prise de notes parfois difficile dans l'obscurité.

*Prix : Abonnement aux 4 conférences, 160 F.
Conférence à l'unité, 50 F.*

Les prochains rendez-vous

- **Jeudi 1^{er} octobre : visite guidée des nouvelles salles du musée Saint-Pierre** à Lyon et de la collection Delubac. Départ à 13 h. 45 de la gare routière de Vienne, retour prévu vers 17 h. 30.
Prix, tout compris (transport, entrée, guide) : 100 F. Prière de se faire inscrire dès à présent auprès d'André Hullo au 04 74 53 39 29 ou d'Annick Seguin au 04 74 85 27 89.
- **Lundi 12 octobre : conférence sur la musique italienne** : "L'Italie, les très riches heures de la mère de toutes les musiques". A 14 h. 30 au siège de la Société, 5, rue de la Table-Ronde.
- **Lundi 30 novembre : conférence sur la musique française** : "A la découverte d'un immense patrimoine". A 14 h. 30 au siège de la Société, 5, rue de la Table-Ronde.
- **Mardi 15 décembre : l'assemblée générale** prévue initialement au 20 octobre est reportée à cette date, à 18 heures, 5, rue de la Table-Ronde.
- **Lundi 25 janvier : conférence sur la musique espagnole** : "Austérité, passions et couleurs, ou les sévères contrastes de la terre ibérique". A 14 h. 30 au siège de la Société, 5, rue de la Table-Ronde..
- **Lundi 8 mars : conférence sur la musique allemande** : "De la rigueur médiévale à la fougue du romantisme". A 14 h. 30 au siège de la Société, 5, rue de la Table-Ronde.
- **Mardi 23 mars : visite guidée, à Lyon, du quartier Saint Paul** et de ses alentours.
- **Lundi 14 juin : visite guidée, à Lyon, de Fourvière** et des jardins du Rosaire.

Pour ces deux dernières activités, un complément d'information paraîtra dans le prochain bulletin. D'autres activités seront également annoncées.

ATTENTION !

TOUS LES ABONNEMENTS COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

MERCI

POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS FICHE DE COTISATION AVEC ABONNEMENT AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"

NOM : Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

Code postal Ville

TARIF ABONNEMENT pour 1998 :

Abonnement normal	145 F.	<input type="checkbox"/>
Étudiants - Retraités	125 F.	<input type="checkbox"/>
Abonnement de soutien	170 F.	<input type="checkbox"/>

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : "Amis de Vienne"
3-5, Rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES "AMIS DE VIENNE"

Président et Vice-Président d'Honneur :

Charles JAILLET - Charles FRÉCON

Comité de Patronage :

Roger LAUXEROIS - Conservateur des musées de Vienne

François LEYGE - Conservateur du musée de St-Romain-en-Gal - Vienne

Hugues SAVAY-GUERRAZ - Conservateur du patrimoine

BUREAU

Président : André HULLO

Vice-Présidents :

Paul BLANCHON

Franck DORY

Jean-François GRENOUILLER

Marcel PAILLARET

François RENAUD

Secrétaire général : Pierre GIRAUDO

Trésorier : Jacqueline BLANCHARD

Trésorier-adjoint : Danièle THEVENET

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Jean ARMANET

Jean GUEFFIER

Jean-François GUILLET

Hélène GUILLOT

Philippe MARET

Jean MELMOUX

Jean PERRIOLAT

Gilbert ROCHE

Annick SEGUIN

Jean SONDAZ

Jacquelyne TROUILLER

COMITÉ DE LECTURE

Jean ARMANET, Paul BLANCHON, Franck DORY, Pierre GIRAUDO, André HULLO, Roger LAUXEROIS, Jean MELMOUX, François RENAUD.

Le Comité de Lecture laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

Directeur de la Publication : A. HULLO - C.P.P.A.P. N° 54282 - I.S.S.N. 1148-8514

Association des Amis de Vienne : SIRET 414 716 969 00012

Imp. Dauphinoise, Vienne - Septembre 1998



*Publié avec le concours
du Conseil Général de l'Isère
des villes de Vienne, Villette-de-Vienne,
Sainte-Colombe et Saint-Romain-en-Gal*

